

OUELLET, Fernand, « Le Nationalisme canadien-français : de ses origines à l'insurrection de 1837 ». In *Canadian Historical Review*, vol. XLV, no 4, December 1964. p. 277-293.

Marc La Terreur

Volume 18, numéro 4, mars 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Terreur, M. (1965). Compte rendu de [OUELLET, Fernand, « Le Nationalisme canadien-français : de ses origines à l'insurrection de 1837 ». In *Canadian Historical Review*, vol. XLV, no 4, December 1964. p. 277-293.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(4), 616–619. <https://doi.org/10.7202/302428ar>

OUELLET, Fernand, "Le Nationalisme canadien-français: De ses origines à l'insurrection de 1837", *Canadian Historical Review*, vol. XLV, no. 4, December 1964: 277-293.

Monsieur Fernand Ouellet a publié, en septembre 1962, dans le *Canadian Historical Review*, un très intéressant article qu'il a intitulé "Les fondements historiques de l'option séparatiste dans le Québec". A grands traits — et il excelle dans le genre — il analysait les tendances nationalistes et séparatistes qui s'étaient manifestées au cours de notre histoire.

C'est bien à tort que l'on (chacun sait à qui ce "on" s'adresse dans l'esprit de Fernand Ouellet) fait remonter le nationalisme

canadien-français au dix-huitième siècle. Il faut attendre le début du dix-neuvième pour en déceler la première manifestation, manifestation qui coïncide avec une période de dépression économique. Tenant "trop aux malaises passagers du temps et à certains intérêts immédiats pour devenir l'occasion de conquêtes permanentes", n'exigeant pas nécessairement la séparation d'avec l'empire britannique, la révolution eut le succès concret que l'on connaît. Mais le nationalisme canadien-français subsista, avec une orientation cléricale et conservatrice, sans tendance séparatiste toutefois. Les adversaires de cette direction nouvelle devinrent annexionistes, membres de l'Institut Canadien: toutefois, la masse ne les suivit pas. La masse suivit, plus tard, un libéral bien modéré, Laurier. Le nationalisme canadien-français recevait une compensation tangible: un premier ministre. La période d'euphorie passée, les Canadiens français se retrouvèrent luttant contre l'impérialisme anglo-saxon, mais avec Laurier, leur premier ministre, presque de l'autre côté de la barricade. Après un temps, l'anti-impérialisme ne suffit plus à alimenter les sentiments du Canada français, inadapté aux structures économiques nouvelles. L'abbé Groulx insuffla une impulsion nouvelle, la notion de fierté nationale. En même temps, la dépression des années 30 vit l'éclosion d'un mouvement séparatiste, mouvement auquel se substitua l'autonomisme de Duplessis. Le reste est du domaine de l'actualité.

Après avoir esquissé cette large fresque, M. Ouellet décide d'en retoucher certains aspects, ou plus précisément de faire une étude particulière d'une certaine période de notre histoire, sous l'angle du nationalisme, toujours. C'est ce que l'on retrouve dans le numéro de décembre 1964 du *Canadian Historical Review*, sous le titre "Le Nationalisme canadien-français: De ses origines à l'insurrection de 1837."

Il s'agit ici des origines du nationalisme canadien-français. Frégault fait remonter sa naissance aux débuts de la Nouvelle-France ou peu s'en faut. Brunet et Séguin, admettant bien entendu ce postulat de l'existence d'une nation canadienne en 1760, voient cette jeune nation décapitée économiquement et socialement par la conquête. "Ces interprétations, note M. Ouellet, ont certes eu le mérite d'accrocher les sensibilités et, par ce biais, de rejoindre les intelligences. Mais correspondent-elles à la réalité? Leur contenu émotif serait-il le garant de leur véracité?" Le but de son article est de répondre à ces questions.

M. Ouellet met en doute l'existence de cette nation en Nouvelle-France; son affirmation, dit-il, "tient... davantage à la

conscience de l'historien qu'à l'évidence de la preuve". La colonie dépendait de la mère patrie sur les plans économique, militaire, politique et social; or, "les structures économiques, politiques, sociales et juridiques restent bien en place, au moins jusqu'en 1791. De sorte que la conquête n'engendre aucun changement essentiel dans la vie de l'habitant de la vallée laurentienne." La conquête n'a donc pas eu les répercussions qu'on lui prête et ne donne pas naissance au nationalisme canadien-français: l'habitant a changé de métropole et le commerce des fourrures a fait de même. La "décapitation sociale", vient plus tard, pour des raisons autres que la conquête, car "elle est plutôt le résultat de certaines déficiences de l'entreprise canadienne-française".

Quand naît donc, alors, ce fameux nationalisme ? Il naît au début du dix-neuvième siècle, chez les membres de la bourgeoisie et des professions libérales, qui s'occupent activement de politique. Il était "le produit de malaises internes et des difficultés que cette société éprouvait à s'ajuster aux nécessités du temps . . . il exprimait la mésadaptation des institutions et des hommes et les peurs de cette société face aux circonstances de l'époque." Il ira se développant, prenant corps, pour ainsi dire, avec la fameuse crise agricole de l'époque. M. Ouellet synthétise, sur ce point, l'explication scientifique détaillée qu'il a déjà présentée avec son collègue Jean Hamelin. Et il ajoute les tensions démographiques et les rivalités sociales pour expliquer la crise nationaliste de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Que faut-il retenir, comme remarque pratique, de tout ceci ? Le premier article de M. Ouellet est une large fresque, où l'auteur a délibérément — et c'est parfaitement admissible en l'occurrence — mis de côté le lourd appareil des preuves et des références. Le second article, cependant, se veut précis et probant; or, il ne présente vraiment ces caractéristiques que dans la section traitant de la crise agricole. En d'autres termes — et j'exprime ici une préférence personnelle — j'aurais aimé, dans cette analyse particulière de la naissance du nationalisme canadien-français, une preuve de fait pour chaque affirmation. J'admets que l'article aurait été considérablement allongé, qu'il pourrait même dégénérer en volume, mais enfin, si l'on veut jouer à nouveau le drame de la conquête . . . Je souhaiterais donc une étude fortement documentée — dans les cadres d'un article de synthèse on doit trop se confiner à des têtes de chapitre — qui donnerait toutes les données du problème. Chacun formerait sa

propre opinion et, la conscience tranquille, travaillerait... à quelque autre problème de notre histoire.

MARC LA TERREUR,
University of Alberta (Edmonton)